

J'attends que la porte se referme. Puis je compte jusqu'à cent, au cas où ma mère aurait oublié son portable et déciderait de faire demi-tour. À cent, je sors de ma chambre et je jette un oeil par la fenêtre. C'est bon, la voiture n'est plus là. J'enfile mon blouson. Mes yeux accrochent la *Bible des risques*, posée sur une console dans l'entrée. Impossible de la manquer. C'est sûrement la raison pour laquelle ma mère la laisse si souvent traîner ici. Pour que jamais on ne l'oublie. — Où tu vas ?

Je sursaute. Louison, mais qu'est-ce qu'elle fait là ?

— Je croyais que tu passais la journée chez Nina ?

— On s'est disputées. Tu sors ?

— Je vais faire un tour à vélo.

— Maman est au courant ?

— Bien sûr.

Ma voix sonne faux. Ma soeur continue de m'observer, en mâchant son chewing-gum.

— Combien pour que je dise rien ? poursuit-elle.

Je n'ai pas le temps de négocier. La nuit tombe vite à cette saison.

— Mon argent de poche de la semaine.

— De deux semaines.

Tout juste douze ans et déjà la reine du chantage, ça promet ! J'acquiesce, je dévale les escaliers et je sors mon vélo du local. Avant de m'élaner, j'enroule ma grosse écharpe autour de mon cou et j'attache soigneusement mon casque. Je marque l'arrêt à tous les feux orange. On n'échappe pas si facilement à treize ans de surprotection. Les bâtiments de l'école de parachutisme se dressent à l'ouest de la ville. L'école est fermée, on est un jour férié. La Toussaint. Une haute grille, cadénassée, encercle la propriété. Je vérifie les alentours. L'usine en face affiche le silence des jours chômés. La rue est déserte, les gens doivent être chez eux, au chaud, ou au cimetière, à faire valser les chrysanthèmes. Il n'y a que mes parents pour travailler un jour férié. Infirmiers tous les deux. Aujourd'hui, ma mère devait être de repos, mais elle a été appelée pour un remplacement de dernière minute. Soudain, un froissement sur le bas-côté. Je me colle à la grille, le coeur battant. Un chat ! Il me lance un regard méfiant avant de disparaître sous le porche d'un immeuble désaffecté. Je sors de ma poche la pince coupante empruntée dans la boîte à outils de mon beau-père, et je sectionne la chaîne qui maintient les grilles fermées. Je longe le hangar des avions et je me faufile jusqu'au bâtiment où sont entreposés les parachutes. La porte est verrouillée. Mercredi, j'ai repéré une fenêtre à l'arrière qui fermait mal. Je contourne le bâtiment. J'attrape une tige en fer rouillée, appuyée contre le mur. Je la coince dans l'entrebâillement de la fenêtre et je fais levier, jusqu'à entendre un craquement. Je n'ai plus qu'à pousser la fenêtre, puis à l'enjamber. J'atterris au milieu des parachutes. Cette fois, je ne me dirige pas vers le mien. J'en choisis un marqué BJ, pour Base jump. Ils sont plus petits et plus légers car ils ne comportent pas un deuxième parachute de secours. Je le sais, j'ai étudié leur fonctionnement sur Internet. Je ressors par où je suis entré. Je reste discret mais il n'y a personne. À présent, direction la falaise. Elle se dresse à quatre kilomètres après la sortie de la ville, surplombant de ses cent un mètres un champ de pierres. La route qui y mène n'est qu'une succession de virages secs, greffés sur une pente raide. En danseuse sur mon vélo, j'explose mes poumons à chaque coup de pédale. Enfin le parking. Je le découvre, désert, baignant dans un brouillard qui a dû faire fuir les visiteurs. Encore quelques mètres et j'arrive au sommet, où la brume a englouti le paysage. Ce brouillard risque de compliquer les choses, mais je ne serai pas le premier à oser le défier. Et au moins il n'y a pas de vent. J'enfile le sac harnais du parachute, je vérifie qu'il est bien réglé, que la sangle de poitrine et les cuissardes sont attachées et que les poignées sont en place. Ça y est, je suis prêt. J'avance jusqu'à l'extrême bord de la falaise et prends une grande inspiration. Je maîtrise, il ne va rien m'arriver de grave, rien de grave, rien de grave... Ce n'est pas comme si je n'avais jamais sauté. Bon, c'est vrai, je n'ai sauté qu'une fois. Et encore, avec un moniteur : une nounou barbue scotchée à mon dos, nounou qui a contrôlé toute la descente, la trajectoire, l'ouverture du parachute et même l'atterrissage. Trop frustrant ! Mais depuis je n'ai raté aucune séance de mon programme d'initiation.

Je me sens prêt. Le brouillard me semble à présent moins épais. Je jette un oeil en bas. Au-dessous de moi, le vide, cent un mètres de néant ! Il ne faut pas croire, c'est normal d'avoir peur, ça fait même partie du processus. Sans peur pas d'adrénaline. J'aurais préféré sauter d'une hauteur supérieure. Dans l'idéal, d'un avion. D'après la *Bible des risques*, le taux de mortalité en Base jump est énorme, pire qu'en parachute. Si ma mère me voyait, elle serait folle ! Elle qui rêverait de m'enfermer jusqu'à mes dix-huit ans dans une pièce aux murs capitonnés... J'inspire, j'expire. Attention, à trois ! Un, deux... Je me jette. Avec seulement cent un mètres, je dois activer mon parachute immédiatement. Je vais pour tirer la poignée quand je sens le vent se lever. Il souffle droit sur la paroi de la falaise. Je me cabre de toutes mes forces, mais il me rabat sur les rochers. Je vais les percuter de plein fouet et m'écraser cent un mètres plus bas. Heureusement, je peux me le permettre.